

[aoc.media](https://aoc.media)

# LFI : l'autoritarisme partisan est-il efficace politiquement ?

Rémi Lefebvre

17-21 minutes

---

## LFI : l'autoritarisme partisan est-il efficace politiquement ?

Par [Rémi Lefebvre](#)

Le fonctionnement organisationnel de La France Insoumise est à nouveau au cœur de controverses médiatiques. Un peu caricaturales, elles ont néanmoins eu la vertu de susciter un débat intellectuel intéressant sur la forme partisane et « l'efficacité politique ». La gauche, pour gagner politiquement, est-elle condamnée à l'autoritarisme partisan ? Le « gazeux » autocratique des Insoumis est-il un mal nécessaire dans le contexte d'un système politique à la fois hyper-présidentialisé-médiatisé et dominé par les réseaux sociaux ? Est-il la moins mauvaise des options organisationnelles alors que la forme partisane traditionnelle paraît durablement démonétisée et l'appétence pour ce type d'engagement dévaluée ?





publicité

## Le procès de l'autoritarisme insoumis

Depuis 2017 le fonctionnement peu démocratique de La France Insoumise est objet de controverses à la fois internes et médiatiques. Le « gazeux non démocratique » est devenu un stigmat, constitutif de l'image sociale des insoumis.

Plusieurs ouvrages de journalistes ont déjà été publiés sur la question (Mélanie Delattre, Clément Fayol, *Mélenchon aux portes du pouvoir. Immersion dans le système France Insoumise*, First Editions, 2018 ; Hadrien Mathoux, *Mélenchon : la chute. Comment La France Insoumise s'est effondrée*, Editions du Rocher, 2020...). De nombreuses enquêtes ont documenté un parti où les sympathisants (l'adhésion est libre et gratuite) ne votent pas pour la direction (au double sens de dirigeants et d'orientations) et dont les prétentions mouvementistes (l'informalité, l'horizontalité, la souplesse) cachent la captation du pouvoir par un leader omnipotent et son clan d'affidés.

Ces mises en accusation ont été nourries par les départs ou bannissements, par vagues, de dirigeants depuis 2019 (Charlotte Girard, Thomas Guénolé, Liêm Hoang-Ngoc, Manon Le Bretton, François Cocq, plus récemment Alexis Corbière, François Ruffin, Clémentine Autain, Raquel Garrido, Danielle Simonnet). La critique médiatique de l'organisation est largement nourrie par les fuites, le « off », les déclarations publiques... des dirigeants hostiles au

fonctionnement très verrouillé du parti, condamnés à jouer « l'extérieur », faute de pouvoir s'exprimer et de compter en interne (faute de « Voice » aurait dit l'économiste Albert Hirschman), ce qui nourrit en retour leur procès en « trahison » et « déloyauté ». La sociologie politique elle-même a montré que LFI était marquée par une forme d'« anarcho-césarisme »[\[1\]](#) et s'apparentait plus à « un parti personnel » qu'à « un parti-mouvement »[\[2\]](#). Les sympathisants ont certes une très forte liberté d'action locale (sans moyens) mais dispose de droits démocratiques très limités (sauf de plébisciter sur une plateforme numérique des textes produits par une direction cooptée dans une grande opacité).

En quelques semaines, deux critiques cinglantes de la « machine » Mélenchon ont été produites et ont renforcé cette image de LFI, rencontrant un écho certain et nourrissant la posture victimaire de Jean-Luc Mélenchon. Sur France 2, un long « Complément d'enquête » a été diffusé le 24 avril qui dénonce le « fichage de militants, l'absence de démocratie interne et les purges ». Il y a quelques jours paraissait *La Meute*, résultat d'une longue enquête de deux ans (deux cent entretiens) menée par deux journalistes Charlotte Belaïch (*Libération*) et Olivier Pérou (*L'Express*, *Le Monde*). L'ouvrage a bénéficié d'une impressionnante couverture médiatique (bonnes feuilles publiées dans *Le Monde* et *Libération*, entretiens partout à la radio, sur les plateaux télévisions, éditoriaux...). Il a été très vite en rupture de stock. Seul à LFI Manuel Bompard a décidé d'y répondre (par une dénégation systématique et peu argumentée). Les Insoumis considèrent l'ouvrage comme le dernier avatar de l'acharnement médiatique dont ils font

l'objet (il est fort probable qu'il ait pour effet de souder encore plus la communauté militante déjà unifiée par un réflexe obsidional). Lors d'un meeting le 13 mai, Jean-Luc Mélenchon a qualifié les auteurs de « gens dégénérés » tout en refusant de lire un ouvrage pour ne pas en être lui-même « abîmé ». Le premier ministre Francois Bayrou le brandit lors de son audition par la commission parlementaire « les modalités du contrôle par l'État des violences dans les établissements scolaires » pour disqualifier le député insoumis Paul Vannier.

L'ouvrage au titre provocateur en dit autant sur les logiques du champ médiatique que sur celles du champ politique. Il vaut mieux pourtant que les présentations et les instrumentalisations multiples qui en ont été faites. Bien écrite et informée, quoique principalement fondée sur le témoignage des bannis, ce qui induit un biais (les cadres ont refusé de parler sauf Manuel Bompard), *La Meute* produit des données et relate des faits sur le fonctionnement du parti qui sont assez conformes aux observations sociologiques que j'ai pu faire moi-même dans le cadre d'une étude sur ce parti (en cours de publication). LFI est dominée par des règles opaques, un leader dont l'ambition est surtout présidentielle, qui a structuré une société de cour autour de lui, rétribuée par des mandats de député (les investitures sont centralisées), qui exige une loyauté indéfectible de ses cadres et qui s'emploie à empêcher la constitution de contre-pouvoirs, qu'ils soient territoriaux ou internes. Sous couvert de « gazeux » et du refus de la bureaucratisation (le Parti socialiste, ses courants et ses notables étant le contre-modèle), LFI cultive une forme d'informalité qui permet de contrôler l'organisation.

L'absence de règles et l'arbitraire qui en découle favorisent une forme de violence systémique des relations interpersonnelles et de maltraitance organisationnelle, qui s'exacerbe sur les réseaux sociaux et les boucles Telegram.

Mais l'ouvrage manque aussi de nuances et occulte un certain nombre de phénomènes et de propriétés du parti qui complexifient l'image d'une machine verrouillée et instrumentalisée par un seul homme et une poignée de fidèles. Le co-auteur de *La Meute*, Olivier Pérou, l'a plusieurs fois présenté comme un « ouvrage d'enquête plus que d'analyse ».

La France Insoumise est sans doute aujourd'hui la force de gauche la plus militante (sur 500 000 sympathisants déclarés, 100 000 sont inscrits dans un groupe d'action locale, le PS compte autour de 40 000 adhérents) même si c'est une organisation qui attire mais ne retient pas (elle offre peu de rétributions tant matérielles que symboliques à ses membres). Si son ancrage territorial est faible en termes d'élus locaux, son implantation militante est réelle dans certains espaces locaux, alors même que les dirigeants semblent n'avoir besoin des militants que lors des séquences présidentielles. LFI échappe en ce sens à ses dirigeants, qui ont été contraints par ailleurs à faire des concessions. Des moyens financiers plus importants ont été accordés à l'échelle locale, quelques sièges locaux ont été achetés, des boucles départementales ont été mises en place, formes de coordination qui pourraient être à terme des embryons de « fédération » (même si ce terme socialiste est honni dans la langue insoumise).

## **L'appétence pour le municipalisme semble**

## grandir...

L'absence de démocratie et la dépossession des militants ne relèvent pas que d'un autoritarisme délibéré : ils sont le corollaire de la forte perméabilité de l'organisation et de son caractère inclusif. On peut « adhérer » à La France Insoumise gratuitement et en quelques clics. Comment dès lors donner des droits à une base militante aussi ouverte et non contrôlable ? Faut-il la refermer ? C'est le choix que Renaissance, le parti macroniste, qui était à sa création très proche de LFI, a fait en 2022 en mettant en place un système d'adhésion (le parti compte désormais moins de 10 000 militants). LFI entend se projeter à l'extérieur de l'organisation et non être dominée par des débats internes, qui vampirisent l'énergie militante (de ce point de vue EELV ou le PS ne sont pas des modèles). Cette rhétorique de l'action est certes le cache sexe – ou le prétexte – de l'absence de démocratie mais elle est aussi une vraie réponse à l'entre soi des partis traditionnels.

Les partis politiques traditionnels sont-ils plus démocratiques ? Il ne faut pas les idéaliser. Le vote des militants est une procédure incontournable sans doute pour en juger. Mais les travaux de sociologie politique depuis des années développent des analyses critiques sur ce point. Maurice Duverger parlait dès les années 1970 de « procédés d'autocratie déguisés ». Achats de cartes, trucages, bourrages d'urnes, pressions des élus, « débats » internes dissimulant avant tout des enjeux de pouvoir... sont assez communs dans tous les partis. Les congrès récents ou en cours des écologistes et des socialistes sont-ils des modèles inspirants ? Marine Tondelier n'a été élue que par 5000 militants au terme d'un congrès sans grand relief. Le

processus actuel du PS apparaît peu délibératif et ne suscite guère d'enthousiasme. Les partis politiques sont enfin, et tous, des univers de lutte (pour s'arroger le droit de parler en leur nom et de mobiliser leurs ressources) qui produisent de la violence symbolique. À propos du PS, avec Frédéric Sawicki, nous avons analysé un univers « hobbesien », dominé par des luttes de pouvoir où « le militant est un loup pour le militant »[\[3\]](#). Reste en effet la question de la régulation de cette violence...

## De l'efficacité en politique

Quelle forme de parti alternative à gauche est-il possible de construire sans tomber dans les écueils du parti personnel insoumis ? Les récentes critiques médiatiques du fonctionnement de LFI ont suscité un débat intéressant sur l'efficacité de cette machine. Samuel Hayat a publié le 7 mai une note argumentée sur son blog Médiapart (« Ce que les succès (et les critiques) de La France Insoumise révèlent de la situation »), qui a suscité des réactions de l'historien Roger Martelli (dans *Regards*), du chercheur et député « purgé » Hendrik Davi (blog sur Médiapart) ou du politiste Philippe Marlière (*Le Monde*, daté du 14 mai), auxquelles Samuel Hayat a répondu. On voudrait ici y apporter notre concours.

Pour Samuel Hayat, LFI est une machine électorale efficace soudée et disciplinée, qui tire son efficacité du fait qu'elle est adaptée aux règles du jeu politique : « Dans la situation présente, qu'on le veuille ou non, LFI semble la seule vraie machine efficace à gauche ». Tout mouvement politique a besoin de cadres formés et LFI a en produit, à la différence des autres formations. LFI, sur le modèle léniniste, a réussi à constituer une direction politique « fonctionnelle », créée de



toutes pièces, par en haut. Elle est épurée quand elle a des velléités d'émancipation (Jean-Luc Mélenchon s'appuie depuis fin 2022 sur une « direction » cooptée, la coordination des espaces, formés essentiellement de jeunes députés très diplômés qui lui doivent tout, les plus vieux dirigeants ayant été « purgés » en 2024). Alors que les médias sont friands de divisions intra partisans et de leur décryptage, LFI ne leur donne pas cette prise et parle *comme un seul homme* (c'est le cas de le dire...).

Cette capacité d'incarnation est très adaptée à la valorisation de la personnalisation dans le système politique et à l'hyper présidentialisation (un parti efficace est celui qui produit un leader incontesté), d'autant que cette capacité à se faire entendre est renforcée par une posture tribunitienne, populiste et conflictuelle, qui contraint le champ politique dans son ensemble à s'organiser autour du parti et de son chef. L'existence d'un chef charismatique et d'une communauté charismatique (au sens de Max Weber) qui en est au principe constituent donc des ressources essentielles dans un système présidentieliste, où ce qui compte est d'avoir un bon candidat, incontesté, appuyé sur une machine électorale capable de se mobiliser principalement (et ponctuellement) pendant la campagne (dans un contexte de faible attractivité d'un engagement de plus longue durée). Et Samuel Hayat de résumer : « Donc plutôt que d'accuser LFI d'être une meute et Mélenchon d'être un gourou, il faudrait se demander pourquoi ces formes de militantisme sont fonctionnelles, adaptées tant au présidentielisme de la Ve République qu'aux logiques médiatiques et aux mutations de l'engagement militant. Et si ces dynamiques ne nous plaisent pas, il faut changer le



système qui les produit, au lieu de blâmer ceux qui y prospèrent. Car il ne faut pas s'y tromper : face au manque de démocratie interne de LFI, il est profondément inefficace d'opposer le petit spectacle oligarchique de partis désormais pauvres en militant-es, et surtout de militant-es des classes populaires ».

On n'est pas très loin d'un raisonnement machiavélien du type « la fin (présidentielle) justifie les moyens (autocratiques) » (même si Machiavel n'a jamais prononcé cette formule et que sa philosophie est marquée par l'absence de scrupules) ou du moins d'une posture pragmatique (dans le contexte actuel et avec des règles du jeu qui sont intangibles, il est difficile de « faire mieux »). Les dirigeants insoumis sont eux-mêmes lucides (et souvent cyniques) en entretien sur leur organisation. Adrien Quatennens nous confiait en 2019 qu'elle avait plein de défauts mais que pour gagner l'élection présidentielle, étape nécessaire pour prendre le pouvoir, elle était « le meilleur rapport coûts-avantages ». Jean-Luc Mélenchon ne cesse de dire qu'il faut « voyager léger » et disposer d'outils partisans flexibles et agiles (condition de leur contrôle).

## **Le refus de la démocratie est théorisé**

J'ai été frappé de constater dans mes entretiens avec les jeunes militants et cadres insoumis, le plus souvent pourtant très diplômés, la prégnance de la revendication de l'autoritarisme au nom de « l'efficacité » (discours qui pouvait être celui du PCF stalinien comme le rappelle Roger Martelli). Les débats sont ramenés à une perte de temps (d'autant qu'il est compté avec l'urgence climatique), à une forme de « narcissisme » de personnes éduquées et peu

populaires, un « luxe qu'on ne peut pas se payer ». Ces discours sont empreints d'une forme d'antiintellectualisme (« il faut arrêter de s'écouter parler »). L'« action » est fétichisée tout comme le programme « l'Avenir en commun » (qui est un élément central de LFI sous-estimé par Samuel Hayat). La croyance en l'infailibilité du programme et sa constance, même s'il est régulièrement révisé, justifie l'absence de débats et de palabres « inutiles » (notons que les positions de LFI sur la laïcité notamment ou la stratégie – du populisme au retour de l'union de la gauche – ont fortement varié depuis 2017 sans avoir fait l'objets d'échanges). De nombreux cadres insoumis ne voient aucune contradiction entre la VI<sup>e</sup> République qu'ils appellent de leurs vœux et un fonctionnement interne qui la dément. Samuel Hayat n'est pas loin de penser cela quand il écrit : « Les partis doivent-ils être organisés démocratiquement pour contribuer à la démocratie ? La question mérite au moins un examen sérieux, plutôt que des formules toutes faites ». À cela, Roger Martelli répond à juste titre : « Quand les moyens contredisent la fin, ils font toujours courir le risque de devenir en eux-mêmes une culture collective, qui contredit à terme la finalité revendiquée au départ ».

Mais LFI est-elle au juste « efficace politiquement » ? Samuel Hayat surestime à la fois ses succès et ce qu'ils doivent au type d'organisation qu'elle a construite. La force des Insoumis est leur faiblesse et leur plafond de verre. Les succès électoraux sont principalement présidentiels et si Jean-Luc Mélenchon est un bon candidat de premier tour (il a frôlé à deux reprises la qualification mais grâce à un vote utile ou stratège qui pèse à peu près la moitié de son score), on voit mal comment il pourrait remporter le second (ce qui

nourrit un doute sur sa réelle volonté d'exercer le pouvoir). Un parti qui ne repose que sur le charisme de son chef (donc peu institutionnalisée) est fragile. Il est vulnérable aux fluctuations de sa popularité, aux variations de ses humeurs, à la dévaluation de ses qualités. Que deviendra LFI sans son chef ? Pourra-t-il être candidat en 2027 ?

L'organisation est disciplinée, mais très resserrée, bridée, entretenue dans une forme d'inorganisation, elle ne rayonne pas vraiment et ne s'implante pas en profondeur dans la société (même si des progrès, on l'a dit, ont été accomplis). Le niveau local peut être aussi un lieu de transformation sociale, un laboratoire de changement, de préfiguration de la société que l'on veut construire... Machine électorale intermittente, LFI est impropre à construire des mécanismes de socialisation produisant une repolitisation des milieux populaires de long terme. « Le conflit conscientise » dit souvent Jean-Luc Mélenchon, qui a une vision très discursive et médiatique de la persuasion politique articulée à une conception très électoraliste de la politique (jamais un parti de gauche radicale n'a développé un ethos aussi présidentialiste). Enfin, LFI organise et polarise le débat public mais elle repousse autant sinon plus qu'elle n'attire.

Si LFI apparaît efficace, c'est moins que l'organisation « performe » vraiment qu'aucun modèle alternatif n'apparaît viable. À gauche, réinventer la forme partisane est un enjeu peu valorisé, ardu mais pourtant essentiel. La bataille culturelle suppose un réarmement et un renouvellement organisationnels. [Des pistes existent](#) pour ne pas se satisfaire de l'alternative des partis « gazeux » autocratiques ou des partis professionnalisés de notable.

[Rémi Lefebvre](#)

## Politiste, Professeur à l'Université de Lille 2